

A high-angle, back-view photograph of a young child walking away on a light-colored, textured sidewalk. The child is wearing a patterned, sleeveless dress and white shoes. A long, dark shadow of the child is cast onto the sidewalk in front of them, extending towards the bottom left. The scene is brightly lit, suggesting a sunny day.

NATHALIE HEINICH
**MAISONS
PERDUES**

éditions
THIERRY MARCHAISSE

NATHALIE HEINICH

MAISONS PERDUES



éditions

THIERRY MARCHAISSE



© 2013 Éditions Thierry Marchaisse

Conception visuelle : Denis Couchaux

Mise en page intérieure : Anne Fragonard-Le Guen

Photo de couverture : collection de l'auteur

Éditions Thierry Marchaisse

221 rue Diderot, 94300 Vincennes

www.editions-marchaisse.fr

Diffusion : Harmonia Mundi

À la mémoire des Disparus.

NOTE LIMINAIRE

Un jour, j'ai eu envie d'écrire sur les maisons que j'ai fréquentées, et qui ont disparu de ma vie, exactement comme des gens qu'on a aimés, qui ont énormément compté pour nous, et puis qui sortent de nos existences, pour telle ou telle raison. Ces maisons – comme ces gens – nous ont façonnés, elles sont à l'intérieur de nous, psychiquement, de même que nous avons été à l'intérieur d'elles, physiquement. Ce sont des souvenirs sensoriels et émotionnels, mais aussi des formes qui ont contribué à dessiner nos vies. Nous le savons intimement, mais il est difficile d'en parler, d'expliquer – beaucoup plus difficile que d'expliquer pourquoi telle ou telle personne nous a marqués. Ces maisons, elles continuent à nous habiter, même lorsque nous avons cessé, nous, de les habiter.

Mais l'expérience de la maison est au-delà de la question de l'habitat. Peut-être parce qu'une maison a des racines qui l'enfoncent dans la terre et des ailes qui la tirent vers le ciel, comme un arbre. Parce qu'elle est un tout et non pas une partie. Et parce qu'elle n'abrite pas seulement une personne, un couple, une famille nucléaire, mais presque toujours une famille élargie, dans la succession des générations. C'est pourquoi l'histoire des maisons qui ont jalonné la vie d'une

personne est aussi l'histoire de toute une famille, de toute une génération, voire de toute une époque : dans mon cas, l'histoire compliquée et parfois dramatique de deux familles – paternelle, maternelle – en même temps qu'une histoire de cette époque particulière qu'on a appelée les « Trente Glorieuses » – ces années qui regardaient si résolument vers l'avenir, faute de pouvoir se retourner sur un passé récent devenu proprement irregardable, insupportable. Inhabitable.

Maisons perdues n'est pas seulement un récit de maisons, une autobiographie par les toits, un essai pour rendre justice à la force, à la grâce des maisons : c'est aussi un récit de pertes, un éventail des différentes façons d'avoir eu, connu, aimé une maison, et de l'avoir perdue. Car autant nous avons de maisons dans nos vies, autant ou presque autant en portons-nous le deuil, au plus intime de nous-même – un deuil à peine partageable. C'est ce partage presque impossible – le partage du deuil des maisons – que j'ai eu envie de tenter ici.

Ce livre n'est pas un livre de sociologie, même si le lecteur attentif pourra, probablement, y trouver quelques traces d'une sensibilité sociologique. La logique aurait donc voulu que je ne le signe pas de mon nom, qui est celui d'une sociologue. Mais sa nature est trop résolument autobiographique pour autoriser tant le recours à la fiction que l'usage d'un pseudonyme ; et s'agissant d'une autobiographie en partie collective, il engage des personnes dont le nom est d'autant moins négociable qu'elles ont, pour certaines, disparu. Quoique perdues pour moi, ces maisons demeurent donc bien celles sans lesquelles je ne serais pas la personne et l'auteur que je suis, et qui signe

Nathalie Heinich

Querencia : endroit de l'arène où le taureau reprend courage et qu'il considère comme un abri sûr.

Encyclopaedia Britannica

Ce qui nous terrifie dans la mort, ce n'est pas la perte de l'avenir, mais la perte du passé.

Milan Kundera

1. BOULEVARD PIOT



C'est la photo que je préfère : un an, probablement, petite fille de dos marchant droit devant elle, bras ouverts pour maintenir l'équilibre précaire sur ses chaussures de poupée, robe claire au bas des fesses, cuisses potelées, cheveux courts crantés dans la nuque – les mêmes crans que je retrouverai, cinquante ans plus tard, en faisant raccourcir ma coiffure. Elle tourne le dos à la personne qui prend la photo : ma mère, je suppose, car je n'imagine pas mon père se baissant pour photographier ses enfants. Seule, intrépide peut-être, décidée en tout cas, sur le petit trottoir qui devait lui paraître immense, devant la maison du boulevard Piot.

À Marseille, où l'exagération ne fait pas peur, on appelle « boulevard » ce qu'ailleurs on nommerait, banalement, une rue, de sorte que lorsqu'on cherche une voie désignée comme « rue », mieux vaut s'attendre à pas grand-chose. Le boulevard Piot, à la Pointe-Rouge, n'était donc pas si large que ça. Ni si long d'ailleurs, probablement, mais en revenant de la plage en plein soleil, avec le chargement des maillots

humides, des bouées, des rabanes, et le sable entre les orteils, cela devait paraître dur. C'est tout en haut, sur le trottoir de gauche, que s'ouvrait le portail du jardin, avec ses massifs de roses pompon qui débordaient dans la rue ; le jardin, où jouait Câline, la chienne épagneul ; et la maison, où régnait Mamia – notre grand-mère.

Longtemps je n'ai pas pu lire un roman où figurait une maison avec jardin (et il y en a, des maisons avec jardin, dans les romans pour enfants et adolescents : du *Club des Cinq* de l'enfance aux romancières anglaises de l'adolescence, les Jane Austen, Rosamond Lehmann, Elizabeth Goudge, Katherine Mansfield...) sans le situer imaginativement dans le jardin et la maison du boulevard Piot. La seule mention d'un escarrot suffisait à m'y ramener : les mêmes plates-bandes, les mêmes arbres, la même entrée de garage, la même porte donnant sur la cuisine, la même salle d'eau dans un cagibi en forme de couloir, les mêmes meubles sombres avec abat-jour en tissu et dessus-de-table à bonbonnières, la même travailleuse garnie de cotonnade jaune à petites fleurs où Mamia rangeait ses affaires de couture, le même petit panier assorti – je l'ai gardé – où s'entassaient ses pelotes de laine... Combien de chambres ? Je ne sais plus, car je ne devais guère y avoir accès. Encore à l'âge adulte, j'y reviendrai : même les livres de Jouhandeau, je les y verrai, comme ça, exactement ; avec même, s'il le fallait, un escalier inventé. Chaminadour, Bath, Brighton, la campagne bretonne, écossaise ou néo-zélandaise, l'Amérique des *Quatre filles du docteur March* – tout sera comme au boulevard Piot.

Derrière la maison sans cave ni étage, une étroite courrette en forme d'allée, un peu humide et mystérieuse : là

officiait mon grand-père, balayant à l'automne les feuilles tombées des platanes, en gros tas odorants qu'il faisait brûler dès qu'il avait plu. Et cette odeur, forte, un peu âcre, je l'ai pour toujours dans le nez. C'est mon plus fort et plus cher souvenir de la maison.

Lui, je le revois aussi, vieillard maigre assis au soleil contre un mur, roulant une cigarette, en silence – mais je ne sais même plus, à la réflexion, si cette image est un souvenir, ou une photo. Il ne disait pas grand-chose, mon... Comment l'appelions-nous, d'ailleurs? Pépé? Papy? Grand-père? J'ai oublié. Il existait à peine, dans l'ombre de sa femme qu'il avait dû poursuivre en vain de son adoration, durant quarante ans – de même que mon père, après lui, poursuivrait en vain ma mère de son étouffant besoin d'être aimé. Serge, Serge Creuset : guerre de 14, marié par l'entremise du pasteur à la jeune fille de seize ans qui s'était trouvée être sa marraine de guerre, et qu'il avait bien fallu caser puisqu'elle était l'aînée de trois filles et avait eu en outre la mauvaise idée de s'amouracher de son cousin germain, comme cela se faisait à l'époque. Le cousin eut une belle carrière – directeur à la Banque de France – tandis que le petit soldat végéta toute sa vie en représentant de commerce et autres emplois peu reluisants, qui emmenèrent Madeleine Creuset, née Lambs, loin de son Alsace natale, via la banlieue parisienne, jusqu'à ce Marseille lumineux et vulgaire où ils s'étaient exilés dans les années trente pour trouver du travail, échouant dans cette maison en haut du petit boulevard, loin de tout.

Déclassement : ma grand-mère m'avoua sur le tard qu'elle avait dû tout vendre, peu à peu – bijoux, argenterie, livres reliés –, elle qui avait un général dans sa famille,

quand même ! Et tout cela, pas même pour tenir son rang (elle n'avait qu'une seule amie, ne fréquentant personne car dans ce quartier populaire il n'y avait ni protestants, ni gens de son milieu), mais pour pouvoir survivre avec les quatre enfants, sans compter le bébé mort prématurément après qu'elle eut, probablement, tenté en vain d'avorter, épuisée par les trois premiers, la pauvreté, la déception d'un mariage imposé et raté. Culpabilité, maladie, et un quatrième enfant pour racheter tout cela – et puis la guerre, la faim, la misère, avec ce mari trop intègre qui, employé à la mairie pendant l'Occupation, se vantait devant ses enfants affamés de refuser les mottes de beurre offertes pour obtenir des passe-droits. Et rentrait tard à la maison, dont il devait partir tôt le matin – la Pointe-Rouge est à des kilomètres du centre.

Serge est mort quand j'avais environ six ans – je ne sais plus bien, on ne m'en parla guère. Peu après ce fut le tour de mon grand-père paternel, Lazare. Quant à ma grand-mère paternelle, Stacia, née Benyoumoff, elle était morte six mois après ma naissance, ne me laissant d'elle que les photos d'une belle Juive grasse, triste ou rieuse et, dans une caissette en bois, une ménagère en argent destinée à ma dot, que ma mère finit par me donner à trente-cinq ans, désespérant de me voir mariée. Je n'ai donc vraiment connu, en guise de grands-parents, que Mamia, experte en confitures, gâteaux et tricots, vraie grand-mère de contes de fées, et qui m'avoua, quelques années avant sa mort (à cent trois ans : elle avait fait durer, comme pour rattraper en quantité de vie ce qu'elle n'avait pas eu en qualité), que les meilleures années de son existence, ç'avait été entre la mort de son mari et son

entrée en maison de retraite, quand elle avait pu se consacrer à ses petits-enfants. Dix années, environ, de bonheur relatif, à la soixantaine. Une vie.

C'est à cette époque qu'elle avait quitté la maison du boulevard Piot, devenue sans doute trop grande et trop chère à entretenir, pour louer un petit appartement rue d'Endoume, avec terrasse et un coin de vue sur la mer, où elle avait donc dû être assez heureuse, finalement. Elle avait pu y garder ses meubles, dont cette armoire à glace et ce fauteuil Louis-Philippe qu'elle m'a légués. Puis ç'avait été la maison de retraite dans le quartier d'Endoume – la Rive – dont elle s'était longtemps occupée, et où j'allais jouer quand j'étais petite : sans doute le seul établissement protestant à Marseille, dont elle était très fière, mais qui périlitera pour devenir ce mouiroir délabré où j'allais la voir à la fin. Même la Rive, donc, l'avait finalement déçue, comme le mariage, comme la vie. Et la maison du boulevard Piot, l'avait-elle aimée? Elle n'en parlait jamais, pas plus qu'elle ne parlait de son défunt mari : pas un mot de regret. Mais moi, je ne l'ai pas oubliée.

Le mur de droite, mitoyen, me paraissait très haut. Au-delà, dans la maison d'à côté, habitait une certaine Irma ; ou Rita. Un jour je vis surgir son visage, à la chevelure brune, en haut du mur. Mais je ne sais plus si c'est un souvenir ou un rêve.

Moi assise sur une chaise haute dans le jardin, devant la table, attendant le début du repas, tapant sur la tablette en cadence avec ma cuillère, en chantant sur deux notes : « I pain i soupe i lait i œufs! » ; me l'a-t-on raconté, ou bien est-ce mon seul souvenir de la petite enfance? Souvenir, je

crois : j'ai encore dans la tête le rythme et la tonalité de la chansonnette, la jubilation des coups sonores de la cuillère.

C'est vers ce jardin et cette maison que retournait ma mère, jeune fille, quand elle était allée nager pendant des heures à la plage de la Pointe-Rouge – elle me raconta qu'un jour elle s'était crue capable d'aller seule jusqu'au Château d'If, tant elle était bonne nageuse. Et c'est vers cette maison encore qu'elle se dirigeait, ce jour de la fin des années quarante où elle attendait le bus sur la promenade devant la mer, en vain car il y avait grève des transports ; elle écoutait, sceptique, le jeune homme qui s'était arrêté devant elle, ébloui, au volant de sa belle décapotable, et tentait de la persuader qu'elle n'avait aucune chance d'attraper un bus, qu'elle ferait mieux d'accepter qu'il la raccompagnât chez elle. Finalement elle avait dit oui, et ce jeune homme était devenu mon père. Mariage mixte, hautement improbable, entre ce jeune Juif riche, rondouillard, qui allait reprendre la fabrique de vêtements familiale après avoir cru pouvoir devenir journaliste, et cette jeune protestante élevée dans le dénuement, avec pour toute richesse une beauté qu'elle-même ignorait, une seule amie, et un amour de la culture inoculé par accident ; mariage sous le signe de l'oubli après cinq années d'horreurs, union bancale entre une famille à la fortune récente, qui ne tenait à ses origines que par l'extermination d'une partie des siens et la longue fuite devant l'occupant, et une famille de la petite bourgeoisie protestante qui avait dû être vaguement pétainiste, probablement antisémite, et en tout cas fermée au monde entier par son déclin.

Lionel et Geneviève, avant de devenir mes parents, déjeunaient presque tous les dimanches boulevard Piot, tant

que ma grand-mère y avait habité – sauf lorsqu'ils allaient à Château-Gombert.

Vingt ans, cela a tenu. C'est beaucoup, finalement.

J'ai voulu revoir la maison, peu avant la mort de mon père qu'un parkinson tuait à petit feu dans une médiocre maison de retraite du côté de la Pointe-Rouge. Un jour où, de passage à Marseille, j'étais allée lui rendre visite, je fis un détour par le boulevard Piot. C'est peu dire que je n'ai pas reconnu la maison : je ne sais même pas si je l'ai vue. Le fond du boulevard n'existe plus, éventré par un grand carrefour, des immeubles collés sous la colline de Marseilleveyre. Vers le haut, sur le trottoir de gauche : était-ce cette maison ? Ou bien celle-là ? À moins qu'il n'y ait plus de maison, balayée par le rond-point ? Impossible de décider. Le rapetissement des choses, leur dégradation, leur disparition – tout cela est triste. Mais ne pas même savoir si ce qu'on a connu existe encore, et où, alors même qu'on y est – comment l'accepter ?

2. LES PAROYES



Sur une photo à peine moins ancienne, je suis penchée sur le berceau de mon petit cousin Olivier, dit Lolo, né un an après moi. Ce devait donc être en 1956 : en plein essor des Trente Glorieuses, comme on ne les appelait pas encore. La photo est en noir et blanc bien sûr, un blanc un peu ivoire, avec les bords dentelés. Il y a des ombres claires et des taches de lumière. Nous sommes en plein air, sur la terrasse protégée du soleil par une treille de petites roses blanches enroulées sur des canisses. Ça se passe aux Paroyes, et il n'est que justice que cette page s'ouvre avec mon cousin Lolo : car de cette maison, c'est lui qui héritera. Pour notre malheur.

Elle appartenait à ses grands-parents : Monsieur et Madame Honoré (je n'ai jamais su leurs prénoms : pour Lolo, c'étaient Pépé et Mémé) étaient les parents de Janine, qui avait épousé le frère aîné de ma mère, Bernard. Je n'ai jamais su non plus ce que faisait Monsieur Honoré avant de prendre sa retraite et de se consacrer à ses vignes, derrière la maison : petit employé, sans doute. Janine, elle, avait

repris de sa mère le magasin de passementerie de la rue de la Palud. Ma mère m'avait laissé entendre que ce mariage précoce avec Bernard, dès la fin de la guerre, avait été manigancé par la mère Honoré, sur fond de fausse grossesse et de fausse fausse couche, histoire de s'assurer que sa fille unique trouverait vite un mari. Pour mes grands-parents, probablement, ce mariage avait eu un goût de mésalliance : l'unique fils épousant une catholique, d'un tout petit milieu, et avec l'accent marseillais de surcroît – pas de quoi pavoiser. Pour ma grand-mère, qui avait appris l'art de la conversation, Madame Honoré n'était certainement pas quelqu'un avec qui l'on pût vraiment « causer », au sens distingué qu'elle donnait à ce terme. Ma mère, elle, avait au moins eu le goût de se choisir un mari fortuné, même s'il était juif. Cela dit, il n'y a pas eu de maison du côté de mon père, alors que chez les Honoré, toutes petites gens qu'ils étaient, on avait quand même du bien : la maison des Paroyes, et du terrain.

Bernard et Janine avaient rapidement eu un fils, Christian dit Titou, l'aîné des petits-enfants de Mamia ; huit ans après, ç'avait été Lolo. Et c'est dans leur maison de campagne que nous allions passer presque tous les dimanches : à Château-Gombert – car personne chez nous ne disait « les Paroyes ».

Les Paroyes, c'était un hameau de cinq ou six maisons, en haut d'une petite côte qu'on prenait à la Grave, la route irrégulière, pleine de gravillons, qui serpentait entre bambous et oliviers à partir du quartier de Château-Gombert – c'était, expliquait mon père avec fierté, le pays de Pagnol. On partait dans la matinée, jamais très tôt, après avoir fait la queue pour acheter les gâteaux au Pompon-rouge, la pâtisserie près de chez nous, puis récupéré Mamia d'un crochet

par la rue d'Endoume, et en route pour Château-Gombert via le Vieux-Port et la Canebière, les Quatre-Chemins et les Chutes-Lavie, serrés dans la petite Volkswagen blanche – Maman devant avec le carton de gâteaux sur les genoux – qui empestait le tabac froid, avec les deux parents qui fumaient chacun leur paquet quotidien de Gauloises sans filtre. On s'arrêtait au passage chez un marchand de primeurs où ma mère faisait provision, pour la semaine, de cageots de légumes et de fruits « sans produits chimiques » car censés provenir de petits producteurs locaux – et on repartait par une petite route sinueuse, pourtant à double sens, où il fallait klaxonner fort avant chaque virage.

On arrivait donc aux Paroyes pour l'heure du déjeuner. Papa se garait derrière la voiture de Bernard, sous le porche devant la cave – là où, plus tard, on installerait des vraies toilettes avec une chasse d'eau. Car longtemps il n'y eut comme seul cabinet, pour tout le hameau, qu'une cabane dans un coin de la place, avec un trou dans une planche puante, où l'on se rendait avec des morceaux de papier journal découpés par Madame Honoré.

Pour accéder à la maison, on montait un escalier en ciment, gravé des petits trous réguliers qu'on voit souvent dans les constructions marseillaises du début du siècle. Puis on traversait la grande terrasse couverte de roses blanches, avec un évier en haut des marches où Janine faisait parfois la vaisselle, l'été ; la terrasse était assez vaste pour que Bernard, sans gêner personne, y installe sur des tréteaux les portes de placard qu'il s'acharnait à décaper (la mode du rustique avait commencé) ; et on y organisait, avec Lolo, des concours de saut en longueur. C'est sur cette terrasse aussi que Mamia

Les pages suivantes ne sont pas consultables

© 2011 Les Editions Thierry Marchaisse. Tous droits réservés.